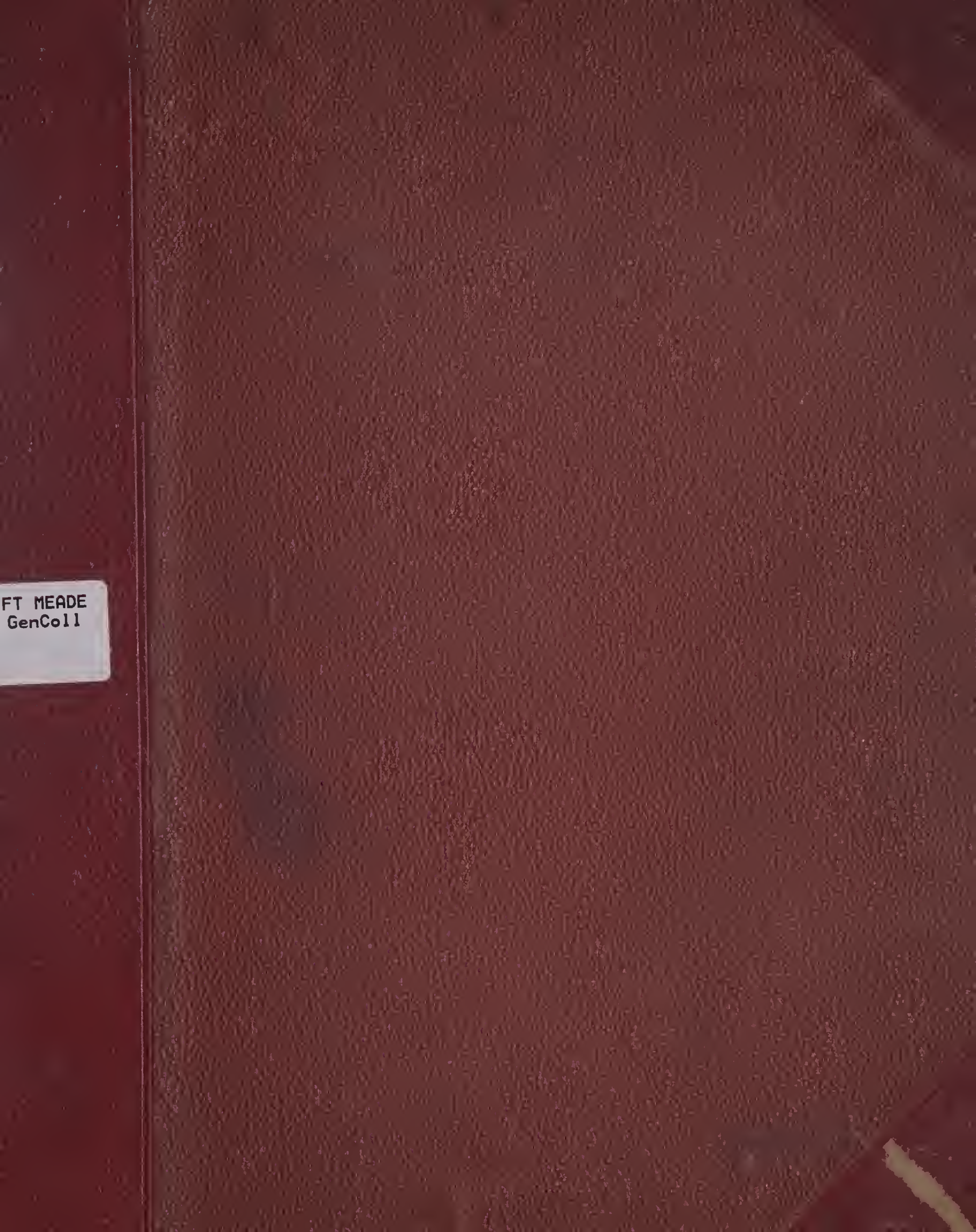
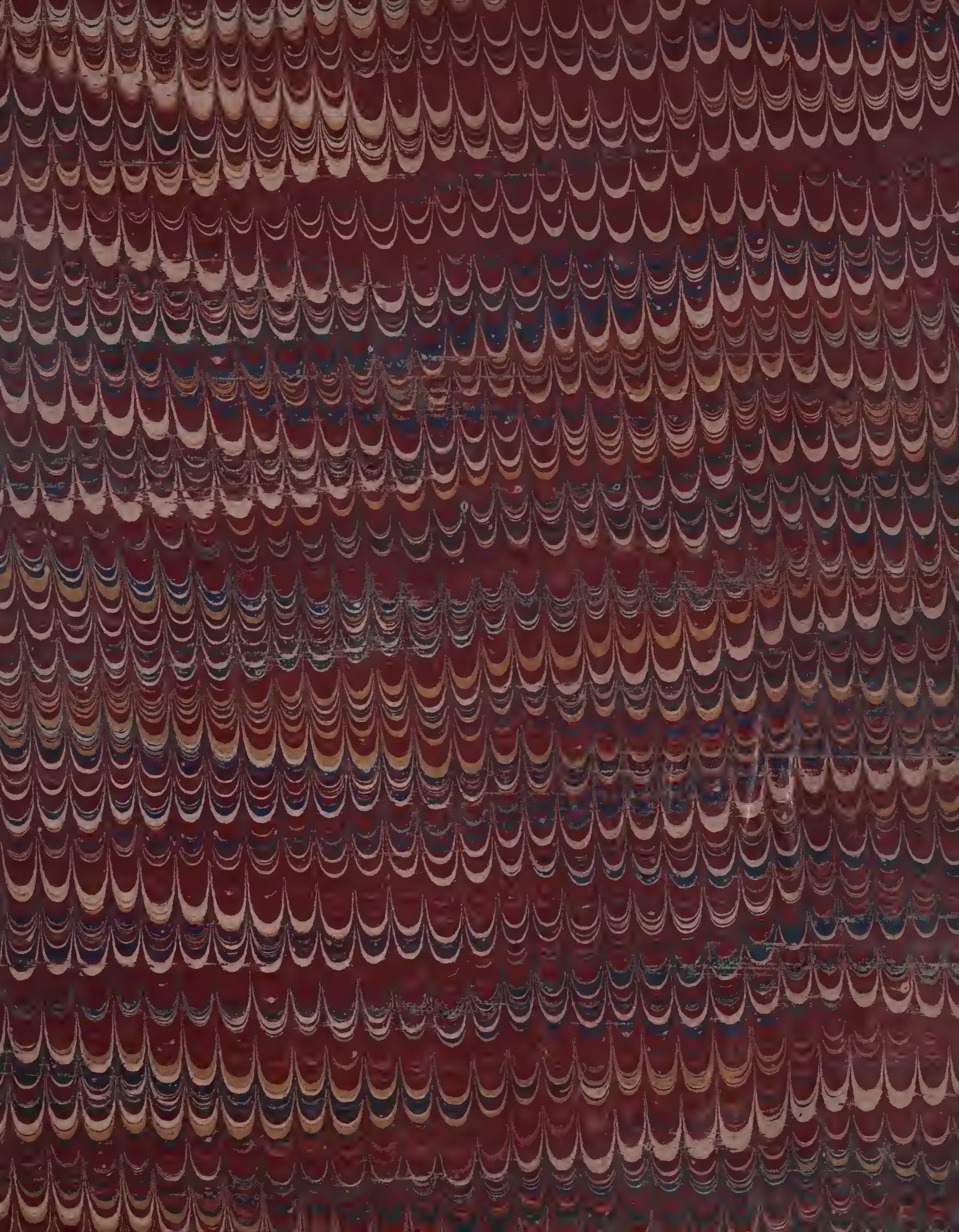


FT MEADE
GenColl


LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PZ 23 Copyright No.
Shelf. H7 J3
UNITED STATES OF AMERICA.














JANET
ET SES AMIS
PAR
DESSINS DE ET DE R.E.
D. APPLETON & CIE NEW-YORK.

TO

JANET AND WYNNIE,

FOR WHOM IT WAS WRITTEN,

This Book

IS AFFECTIONATELY DEDICATED.



JANET ET SES AMIS.



Viens ici, Janet, apporte ta petite chaise, et assieds-toi près de moi. Quel âge as-tu? Presque trois ans. Quand on a trois ans il faut commencer à apprendre quelque chose. Voilà un joli alphabet que je t'apporte.

Maintenant commençons.



A a

ane



B b

bain



C c

chat



D d

dindon



E e

ecureuil



F f

fée



G g

geant



H h

horloge



I i

indien





J j

journal



K k

kaleidoscope



L l

lapin



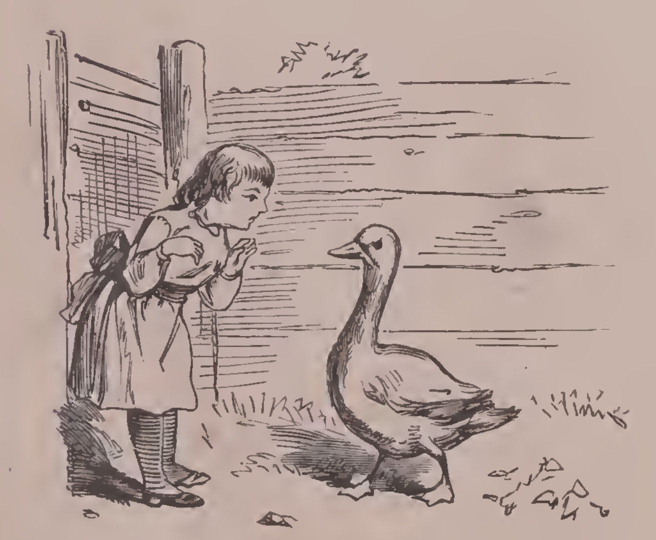
M m

mouton



N n

nid



O o

oie



P p

papillon



Q q

quilles



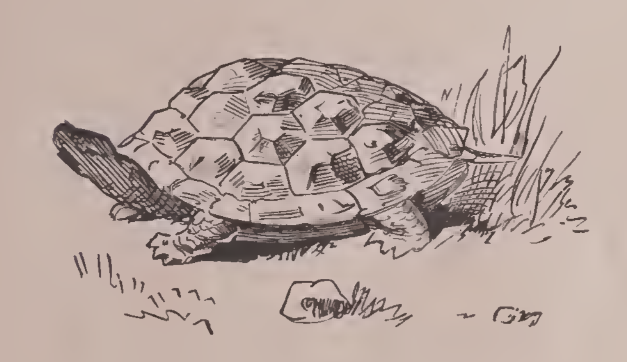
R r

raisin



S s

singe



T t

tortue



U u

uniforme



V v

vache



X x

xylon

Y y

yeux



Z z

zebre

A présent tu peux aller jouer. Où est Minette? Elle dort dans le coin. Ouvre les yeux, Minette; ne fais pas la paresseuse. Ne lui fais pas peur avec ta balle. Un enfant bien sage doit être l'ami de tout le monde.



Maman, raconte-moi quelque chose. Viens écouter, Minette. Elle ne veut pas rester tranquille. Elle n'est pas sage. Laisse le chat tranquille, et viens ici. Assieds-toi sur mes genoux. Je vais te raconter l'histoire des

TROIS OURS.

Il y avait une fois une petite fille qui vivait dans un pays bien loin d'ici. Elle s'appelait Blondine, parce que ses beaux cheveux bouclés étaient presque blancs et brillaient comme de l'argent. Cette petite fille était

si espiègle que sa mère ne pouvait jamais la faire tenir tranquille. Un jour qu'on lui avait défendu de sortir, elle alla au bois pour cueillir des fleurs et

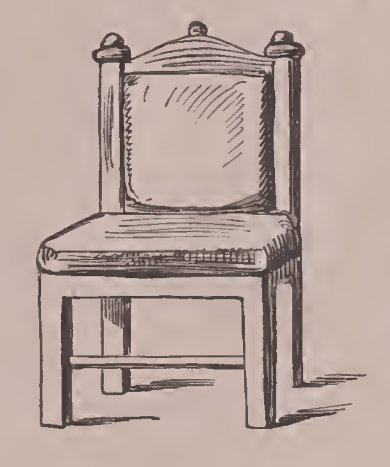


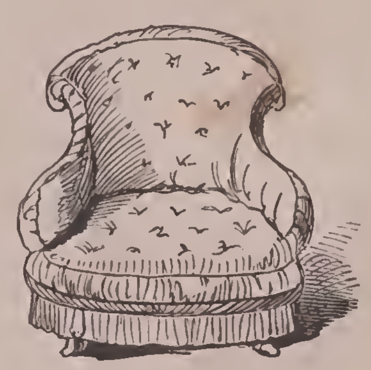
courir après les papillons qu'elle voyait voler de fleur en fleur autour d'elle. Tout en courant elle s'enfonça dans le bois. Soudain elle aperçut une petite maisonnette bien propre et très-mignonne. Blondine regarda par la fenêtre et par la porte entre-

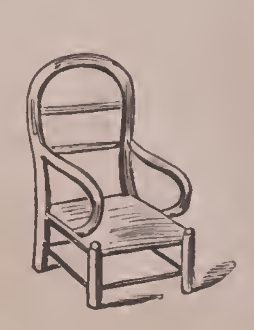
bâillée, et, ne voyant personne, elle se décida à y entrer. Or, cette maison appartient à une famille composée de



trois ours. L'un d'eux était un ours bien gros; c'était le papa. Un autre était de taille moyenne; c'était la maman. On l'appelait la mère Manchon, à cause de son épaisse fourrure. Le troisième était un drôle de petit ourson brun. On l'appelait l'ourson bébé. Si la maison était déserte, c'est que les ours faisaient leur promenade du matin dans le bois, pour se mettre en appétit, pendant qu'un excellent potage au lapin se refroidissait sur la table. Blondine, après avoir







tant couru, se sentait fatiguée, et elle fut bien contente de voir trois chaises dans la chambre où elle était entrée. L'une était une chaise énorme, en bois très-dur; l'autre, moins grande, était un fauteuil bien moëlleux, et



la troisième, une petite chaise bien mignonne, qui appartenait à l'ourson bébé. Blondine essaya chacune de ces chaises. Elle n'aimait pas du tout la grande chaise

de l'ours papa. "Toi, tu es trop dure," dit elle. La chaise de maman Manchon ne lui plut pas davantage; mais la petite chaise de l'ourson bébé faisait tout juste son affaire. Là-dessus elle se reposa à son aise, jusqu'à ce que, crac! la chaise se casse, et elle tombe à terre. Blondine se relève bien vite et va se sauver, car elle avait bien peur; quand, tout-à-coup, elle voit les trois tasses de potage sur la table. Cela lui fit penser qu'elle avait faim. Il y avait là une grande tasse noire qui était à l'ours papa; une plus petite et blanche qui était à maman Manchon; et une très-petite, bleue, très-gentille, pour l'ourson bébé. Dans chaque tasse il y avait une cuiller en bois. Il ne fallut pas long-temps à la méchante Blondine pour penser à ce qu'elle devait faire. Après avoir regardé si personne ne venait, elle commença à goûter la soupe de l'ours papa; mais elle

était trop poivrée et lui brûla la bouche. Ensuite elle goûta la soupe de maman Manchon, qui était trop salée; mais elle trouva la soupe de l'ourson bébé tout-à-fait à son goût. Comme la soupe était bonne, avec de petits morceaux de pain blanc dedans, elle la mangea toute, sans en laisser une cuillerée pour le pauvre petit ourson bébé, qui, en ce moment, pressait son papa et sa maman de rentrer dîner. Blondine alors se demanda où l'escalier pouvait conduire. Elle monta et se trouva dans une jolie petite chambre à coucher, où il y avait trois lits à côté l'un de l'autre. Le plus grand était pour l'ours papa; un autre moins grand était celui de maman Manchon; et un tout petit lit, avec de beaux rideaux blancs, était celui de l'ourson bébé. Blondine se sentait fatiguée et se dit qu'elle se coucherait bien pour dormir un peu. D'abord elle sauta sur le plus grand des lits. Il était trop dur. Puis elle essaya celui de maman Manchon, qui ne lui allait pas davantage; mais elle se trouva tout-à-fait à son aise dans le lit de l'ourson bébé et elle y dormit profondément. Pendant qu'elle rêvait, les ours rentrè-



rent très-affamés, et voulurent chercher leur soupe. L'ours papa s'écria alors, d'une voix formidable: "Qui a touché à ma soupe?" et maman Manchon, d'une voix féroce, mais pas aussi forte que celle de l'ours papa,



cria: "Qui a touché à ma soupe?" Mais, quand le pauvre petit ourson bébé vit sa tasse vide, il s'en mordit la patte de chagrin, et s'écria de sa petite voix aiguë: "Qui a mangé ma soupe?—il ne m'en reste plus." Un instant

après, le grand ours dit d'une voix de tonnerre: "Qui a dérangé ma chaise?" et maman Manchon grommela: "Qui a dérangé ma chaise?" Mais l'ourson fut plus fâché que les autres, et pleura tristement, en disant: "Quelqu'un m'a cassé ma petite chaise." Ils étaient tous sûrs qu'il



y avait quelqu'un dans la maison, et, ayant cherché dans tous les coins du rez-de-chaussée, ils montèrent en flairant et en grognant et de très-mauvais humeur. Aussitôt le grand ours dit en fureur: "Quelqu'un a été dans mon lit et l'a défait." Puis maman Manchon s'écria: "Quelqu'un a été dans mon lit et l'a dérangé!" Mais l'ourson bébé cria: "La voilà! la voilà!" Et il ouvrit sa bouche et d'un air féroce regarda Blondine. Les cris aigus et perçants de l'ourson bébé réveillèrent Blondine, et elle eut peur en se trouvant nez à nez avec l'ourson en colère; et tu peux bien juger de sa frayeur lorsqu'elle vit les deux autres grands ours dans la chambre. Elle s'élança vite hors du lit, traversa la chambre, sauta par la fenêtre ouverte, et vint rouler sur le gazon. En se relevant, elle vit les trois ours, qui se tenaient à la fenêtre et qui la fixaient avec des yeux féroces, en faisant un grand bruit.

A demi morte de frayeur, elle se sauva, et ne s'arrêta que dans sa maison.

Elle eut bien soin après cela d'obéir à sa maman, de ne pas aller où elle n'avait rien à faire, et de ne plus toucher à des choses qui ne lui appartenaient pas.



Le chat est allé dans la neige. En rentrant, il avait les pattes toutes blanches.



"Maman, regarde comme je suis grand!"

"Ah! oui tu es très-grand maintenant; mais, si ces livres glissaient, Monsieur René ferait une jolie chute, et alors il ne serait plus si grand."

"Maman, si j'étais géant, je viendrais emporter Marie et je la mettrais dans la cave."

"Et qu'en ferais-tu après?"

"Peut-être que je la mangerais."

Marie. "Oh! oh! oh!"

René. "Mais tu vois, Marie, tu es si grasse, tu ferais un si bon repas pour un géant; je crois cependant que je ne voudrais pas te manger moi. Je te garderais dans la cave et je jouerais avec toi quand je serais à la maison. Maman, si j'étais géant, serais-je plus grand que je ne le suis à présent quand je monte sur ces livres?"

"Oh! oui, tu serais bien plus grand; et tu aurais une bouche énorme, de grandes dents, des yeux féroces, et tu serais très-laid."

"Je suppose que tu ne m'aimerais pas, maman, si j'étais géant?"

"Non, certes, je ne t'aimerais pas, car tu me ferais peur; Marie aurait aussi peur de toi; tout le monde."

"Mais papa n'aurait pas peur de moi!"

"Non, parce que ton papa est un homme, et les hommes n'ont pas peur; mais il ne t'aimerait pas du tout."

"Je crois que je ne veux pas être un géant."

"Non, il vaut mieux rester ce que tu es, le petit René, et alors nous t'aimerons tous, et, au lieu de manger Marie, tu auras ton bon dîner de côtelettes, de pommes de terre, et de 'pudding.'—Ton dîner doit être prêt, car voici ta bonne qui te cherche."



Il y avait un géant très-fort et très-grand,
À son dîner il mangeait toujours un enfant
Quelquefois tout entier, parfois en gibelotte:
La gravure en montre un qui dans sa main gigotte.



Rataplan, Rataplan, Rataplan,
En avant, en avant, en avant!
  Quand je sonne de ma trompette,
  Que chacun en ligne se mette.
Rataplan — plan — plan —
En avant — 'vant — 'vant!



Dors, petit, dors.
Papa garde son mouton,
Et maman sur son poupon
Agite la branche magique,
Sans troubler ton rêve angélique.
Dors, petit, dors.

Dors, petit, dors.
Des cieux que nous voyons si beaux,
Les étoiles sont les agneaux;
La lune elle en est la bergère,
Et de ses rayons nous éclaire.
Dors, petit, dors.

Dors, petit, dors.
Jésus, l'agneau de Dieu, nous aime,
Pour nous il quitta les cieux même;
C'est lui qui des rois est le Roi,
Et il fut enfant comme toi.
Dors, petit, dors.



Dors, petit, dors,
Ne crie donc pas comme l'agneau
Qui bêle sans cesse au troupeau,
De peur que le loup ne dévore
Ce petit que maman adore.
Dors, petit, dors.

Dors, petit, dors.
Va-t'en, méchant gros chien noir vite:
Bébé dort; va-t'en tout de suite;
Et, si tu veux faire du bruit,
N'en fais jamais pendant la nuit.
Dors, petit, dors.



LA POMME QUI DORT.

Sur un pommier, roi du verger,
Une belle pomme vermeille
Se voit à un rameau léger:
Vrai, on dirait qu'elle y sommeille.

Tout à coup une enfant la voit,
L'admire un instant, puis s'écrie:
"Belle pomme, détache-toi;
Je t'aime, tu es si jolie!"

Mais en vain l'enfant la supplie;
La pomme n'en fait aucun cas,
Bien qu'il semble qu'elie sourie
Pourquoi — ne me demandez pas.

Tout à coup le soleil revient,
De derrière un nuage il sort.
"Bon soleil, ne veux-tu pas bien
"Réveiller la pomme qui dort?"

Vient ensuite un joli oiseau,
Au bec jaune, au brilliant plumage,
Pour la pomme sur le rameau
Faire entendre son doux ramage.



"Quel bonheur! mais chante plus fort,"
Dit l'enfant; "chante donc, réveille
La pomme qui près de toi dort."
Mais toujours la pomme sommeille.



Qui crois-tu qui vient à présent?
C'est un tout autre personnage.
Vois-le, il arrive en sifflant
À faire peur dans le feuillage.



N'y pouvant tenir, elle choit;
L'enfant aussitôt court la prendre.
C'est donc vrai que tout, comme on voit,
Vient à point à qui sait attendre.



Marian, combien de doigts as-tu?
Comptons-les: un, deux, trois, quatre,
Cinq, six, sept, huit, neuf, dix.
Montre-moi les pouces;
Oui, c'est bien!
Maman, donne-moi tes bagues pour jouer.

Comment appelles-tu cette pierre qui brille tant? Un diamant?

Oui. Et cette pierre-ci?

Une émeraude. Elle est verte.

Les émeraudes sont toujours vertes; les rubis sont rouges; les améthystes sont violettes; les saphirs sont d'un bleu foncé; les turquoises sont d'un bleu clair; et les topazes sont jaunes, brillantes et transparentes. Quelle est la pierre la plus précieuse? Le diamant.



C'est ce petit pouce,
Et ce petit doigt,
Qui mettent la prune douce
Dans ta chère petite bouche.

1 2 3

Un, deux, trois,

Allons au bois.

4 5 6

Quatre, cinq, six,

Cueillir des cerises.

7 8 9

Sept, huit, neuf,

Dans mon panier neuf.



10 11 12

Dix, onze, douze,

Tu les auras tous.





À Paris, à Paris, à Paris,

Sur un petit cheval gris;

À Rouen, à Rouen, à Rouen,

Sur un petit cheval blanc;

Au pas, pas, pas—au trot, trot, trot—

Au galop, au galop, au galop.



1. Voilà un petit cochon qui allait au marché;

2. Voilà un petit cochon qui n'y allait pas;

3. Voilà un petit cochon qui avait du rosbif;

4. Voilà un petit cochon qui n'en avait pas;

5. Voilà un petit cochon qui criait ma—ma—maman.



Mademoiselle Maud est beaucoup plus demoiselle que les autres petites filles; elle est très-grande et elle a huit ans. Elle sait bien jouer avec les poupées et les faire parler gentiment.

Comment, les poupées parlent-elles?

Oh, elles ne parlent pas pour de vrai, tu comprends; c'est Maud qui parle pour elles; elle fait croire que ce sont les poupées qui parlent, et c'est très-amusant.

Maud joue du piano. Tu comprends maintenant qu'elle est tout-à-fait demoiselle. Janet, quand tu auras huit ans, tu joueras aussi du piano, n'est-ce pas? Janet ne peut pas se figurer qu'elle puisse devenir un jour aussi grande que Maud.—Tenez, regardez comme je suis grande!



Je suis grande — je suis forte,
Je sais ouvrir la porte,
Janet est mon nom,
Et je sais ma leçon!



Trotte, bébé, trotte :
Donne-moi ta menotte.
Un — deux — trois :
Bébé a fait un pas.



J'ai bien dormi ;
J'étais parti
Loin, loin d'ici ;
Me voici ;
Mon Dieu, merci !



JEAN ET MARGUERITE.

Il y avait une fois un pauvre bûcheron qui vivait avec sa femme et ses deux enfants dans une chaumière, au milieu d'une immense forêt. Les enfants s'appelaient Jean et Marguerite, et plus ils grandissaient, plus les pauvres gens manquaient de pain, ce qui causait beaucoup de chagrin aux parents. Un soir, après que les enfants s'étaient couchés, le bûcheron dit à sa femme: "Comment pourrons-nous faire pour élever

nos enfants? Voilà l'hiver qui approche, et nous manquons de tout."

"C'est vrai que nous sommes très-malheureux," répondit la pauvre femme; "mais, plutôt que de voir nos enfants mourir de faim, je les conduirais dans la forêt; j'y ferais un bon feu, et je les y abandonnerais en leur donnant à chacun un morceau de pain. Je crois que Dieu, qui nous a tant éprouvés, aurait pitié de ces pauvres petits innocents et leur viendrait en aide."

"Oh! mon Dieu, comment jamais pourrais-je agir ainsi envers mes propres enfants?" demanda tristement le bûcheron.

"Préfères-tu les voir mourir de faim?" reprit sa femme.

Les deux enfants, que la faim tenait éveillés dans leurs lits de mousse, avaient entendu tout ce que leur père et leur mère avaient dit, et la petite fille se mit à pleurer; mais Jean fit son possible pour la consoler, en lui disant: "Ne pleure pas, Marguerite; je sais bien ce que nous avons à faire pour éviter tous ces malheurs."

En effet, il attendit que les parents se fussent endormis, alors il sortit tout doucement de la chaumière, et, à la faveur de la lune, il ramassa une quantité de petits cailloux blancs, qu'il mit soigneusement dans sa poche. Ensuite il rentra et se remit au lit, sans faire le moindre

bruit. Le lendemain matin la mère donna à chacun des enfants un morceau de pain, en leur disant : “Voilà tout ce que je puis vous donner pour aujourd'hui; ainsi, ménagez-le bien.” Marguerite se chargea du pain. Jean porta en secret les cailloux. Le père avait sa hache sous le bras, et la mère, après avoir tiré les verrous, les suivit en portant un cruchon d'eau. Jean, qui avait été assez fin pour laisser sa mère marcher devant lui, se retournait à cha-



que instant en regardant du côté de la chaumière, et dès qu'il l'eut perdue de vue, il laissa tomber un caillou; quelques pas plus loin il en laissa tomber un autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la marche. Enfin ils arrivèrent tous à l'endroit voulu; et le père fit du feu avec du bois sec que les enfants avaient été chercher. Alors la mère leur dit: "Vous devez être fatigués, mes enfants; couchez-vous près du feu, et dormez pendant que nous allons fendre du bois. Nous reviendrons bientôt vous chercher." Les deux petits êtres s'endormirent aussitôt, et ne firent qu'un somme jusqu'à midi. Ils auraient dormi plus longtemps, sans la chaleur excessive



du soleil, qui se trouvait alors précisément au-dessus d'eux. Leur feu, dont ils n'avaient plus besoin, s'était éteint; et Jean et Marguerite se mirent à grignoter leur pain. Mais les parents ne revenaient pas, et la petite Marguerite commença à pleurer en disant à son frère qu'elle avait peur. Mais Jean l'eut bientôt rassurée. "Ne crains rien," dit-il à sa sœur; "Dieu veille toujours sur nous, la lune va se lever tout à l'heure, et alors nous retournerons à la maison." En effet, la lune se leva bientôt, dans toute sa splendeur, et à sa clarté les deux enfants purent voir parfaitement les cailloux blancs, et trouver ainsi leur chemin. Jean prit Marguerite par la main, et s'étant mis en route, ils marchèrent tous deux gaîment.

Au point du jour ils découvrirent le toit de la chaumière à travers le feuillage. Les pauvres parents, qui avaient passé toute la nuit à pleurer, ne se sentirent pas de joie en revoyant leurs enfants, qu'ils ne se lassèrent pas de serrer dans leurs bras, en leur faisant mille témoignages de leur tendresse. Mais bientôt la misère recommença à se faire sentir plus durement que jamais, et les parents durent prendre de nouveau le parti d'abandonner leurs enfants à la miséricorde du bon Dieu.

Encore cette fois les deux petits avaient entendu la

triste conversation qu'on avait tenue à leur égard. Mais le pauvre petit Jean, en dépit de toute sa prévoyance, n'avait pu renouveler son excursion à la recherche de cailloux, car son père en allant se coucher avait pris la précaution de fermer la porte à clef. Cependant, Jean, qui était un petit garçon plein de ressource, et ne se rebutait pas de pareils contre-temps, en eut bientôt pris son parti; et, voyant que sa sœur se laissait aller au désespoir, il la rassura en lui disant: "N'as pas peur, chère Marguerite, le bon Dieu, qui connaît tous les chemins, nous indiquera celui que nous devrons prendre."

Le lendemain, tout le monde dans la chaumière s'était levé longtemps avant l'aube, et, dès que les enfants eurent reçu chacun leur morceau de pain, beaucoup plus petit cette fois que la première, parents et enfants se mirent en marche. Tout en évitant les sentiers, le bon bûcheron eut soin de faire un grand nombre de détours, dans le but, sans doute, de désorienter notre petit Jean; pendant que celui-ci s'occupait secrètement à faire de petites boules avec son pain — que, cette fois, il avait mis dans poche — et à les jeter une à une le long du chemin, dans l'espoir qu'elles lui serviraient de jalons lorsque le moment serait venu d'essayer de regagner la chaumière. Étant enfin arrivés à un endroit où la forêt était

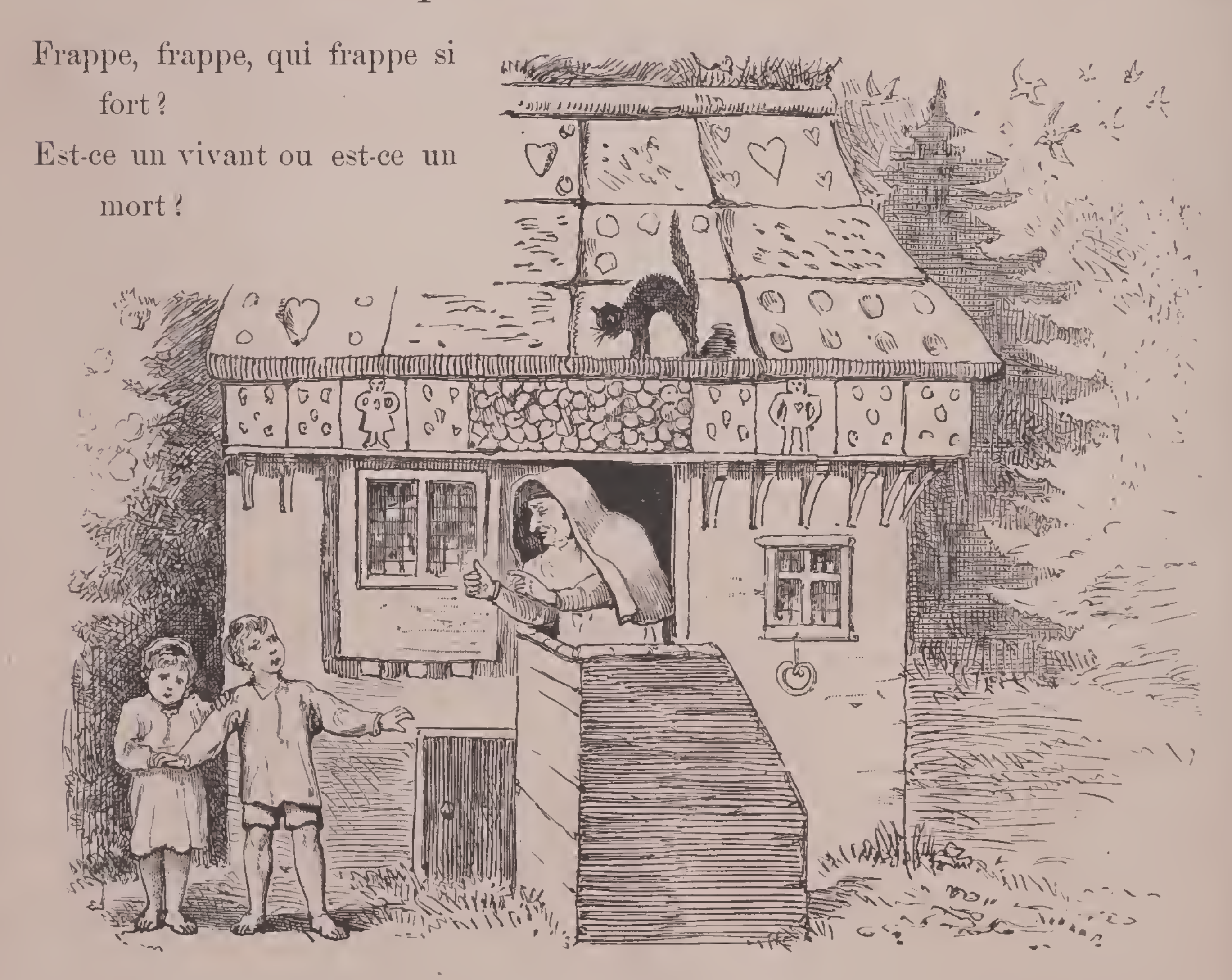
très-épaisse, on s'arrêta, on fit un feu avec du bois sec, les enfants s'étendirent au pied d'un arbre, et, brisés de fatigue, ils s'endormirent aussitôt. Les parents alors s'éloignèrent. À leur réveil, vers midi, nos deux petits, ayant très-faim, se mettent à manger leur pain, Marguerite partageant son morceau avec son frère, à qui il ne restait du sien qu'un petit bout de croûte; car, comme vous avez vu, il en avait employé toute la mie à faire les petites boules qu'il avait jetées le long du chemin. Leur pain fini, le petit garçon et sa sœur, qui avaient encore faim, se rendormirent, et ne se réveillèrent qu'à la nuit tombante. La lune ne tarda pas à se lever, et ils se mirent en devoir de reprendre le chemin de la chaumière. Mais Marguerite, en songeant à leur triste situation, que le silence et la solitude rendaient encore plus terrible à ses yeux, ne put s'empêcher de fondre en larmes; et son frère eut toute la peine du monde à la rassurer, en lui disant qu'il était certain de trouver le chemin à l'aide des boules de pain, et que bientôt ils seraient auprès de leurs parents. Mais quelle fut sa douleur, en voyant que les boules de pain avaient disparu, qu'elles avaient dû être mangées par les oiseaux!

Après avoir erré pendant quelque temps dans la forêt, excédés de fatigue, ils se couchèrent sur la mousse et

dormirent jusqu'au jour. Leur premier soin fut alors de chercher quelque chose à manger; ils eurent le bonheur de trouver des fraises sauvages, dont ils mangèrent une quantité considérable avec un plaisir infini, tout en pensant, sans doute, qu'ils ne seraient pas fâchés d'avoir un peu de pain pour rendre leur déjeuner plus solide. Mais, quand on ne peut pas avoir ce qu'on veut, il faut se contenter de ce qu'on a. Pendant qu'ils s'occupaient encore à cueillir des fraises, ils entendent derrière eux du bruit, comme de battements d'ailes. Ils se retournent aussitôt pour voir ce que c'était, et ils voient en effet un joli petit oiseau blanc, qui se tenait tout près d'eux en battant furieusement des ailes, comme s'il voulait les engager à le suivre. C'est ce que les enfants firent, d'autant plus vivement qu'ils croyaient avoir trouvé un guide qui allait leur montrer le chemin. Le chemin, oui, mais non celui de leur chaumière, car, au bout d'une demi-heure de marche, ils aperçoivent une petite cabane toute blanche, sur le toit de laquelle l'oiseau se pose, en se mettant à le becqueter comme si c'était bon à manger. Jugez de la surprise des petits quand, en s'approchant de la cabane, ils voient qu'au lieu de chaume elle est couverte d'omelettes, que les murs en sont de pain, et les fenêtres d'une espèce de sucrerie bien transparente! À la vue de

pareilles friandises, nos deux lutins, qui avaient l'appétit bien ouvert, s'emparent d'une omelette chacun et vous l'ont croquée en moins de rien. Bref, ils ne font que tordre et avaler. Mais tout à coup ils entendent une voix à l'intérieur qui crie :

Frappe, frappe, qui frappe si fort ?
Est-ce un vivant ou est-ce un mort ?



À quoi Jean, sans se déranger aucunement, répond :

Ce que tu entends, ce n'est que le vent.

Aussitôt la porte s'ouvre et il en sort une vieille

femme bossue et laide à faire peur, avec un œil vert (car elle était borgne) et un très-grand nez. En la voyant, les enfants eurent un frisson de terreur. Elle, cependant, ne voulant pas paraître aussi méchante qu'elle était laide, les accueillit avec un grâcieux sourire, les fit entrer dans sa cabane et s'asseoir à une petite table sur laquelle étaient servies toutes sortes de bonnes choses — gâteaux, bonbons, fruits de plusieures espèces, et du lait à boire. Vous pensez bien que nos deux petits s'en donnèrent à cœur joie. Pendant qu'ils mangeaient, la vieille leur prépara deux petits lits bien propres, en leur disant qu'après la fatigue du chemin ils devaient avoir besoin de repos. Après leur repas, ils se couchèrent, et, à peine dans le lit, étant entièrement remis de la frayeur qu'ils avaient eue tout d'abord, ils tombèrent dans un profond sommeil. Mais vous allez voir que toutes les bontés que la vieille femme avait pour le petit Jean et sa sœur étaient tout à fait trompeuses, car en réalité c'était une vilaine sorcière qui, au moyen des friandises dont sa cabane était bâtie, attirait chez elle de pauvres petits enfants qu'elle mangeait, après les avoir engraissés. C'est ce qu'elle se promettait de faire avec nos deux petits amis. En effet, le lendemain matin, pendant qu'ils dormaient encore, elle vint saisir notre petit Jean dans sa couchette et l'enferma

dans une espèce de cage destinée aux victimes qu'elle voulait engraisser. Ensuite elle alla réveiller la pauvre Marguerite. "Lève-toi, petite paresseuse!" lui cria-t-elle



avec sa voix nasillarde et terrible; "ton frère est en cage; nous allons lui faire à manger, pour qu'il engraisse bien vite; car je veux en faire un bon dîner." En entendant ces mots, la petite fille pensa mourir de peur; elle se

mit à pleurer à chaudes larmes et n'eut même pas le courage de répondre. Force lui fut pourtant se lever et faire tout ce que la vieille sorcière lui disait. C'est elle qui était obligée de porter à manger à son frère; chaque fois que la pauvre enfant allait à la cage, elle fondait en larmes et ne pouvait pas dire un mot à Jean. La sorcière de temps en temps passait un doigt à travers les barreaux pour voir si Jean devenait bien gras; mais celui-ci était assez fin pour lui présenter un vieil os desséché, si bien qu'elle s'étonnait de voir que sa bonne nourriture produisait si peu d'effet. Devenue impatiente à la fin, elle dit un jour à la petite Marguerite: "Ton frère n'engraisse pas; tant pis! je ne puis attendre plus longtemps: nous allons le rôtir aujourd'hui même." Ayant fait un grand feu pour chauffer le four, elle fait croire à Marguerite qu'elle y a mis du pain, et lui dit d'y entrer voir si le pain est cuit. Au même moment le petit oiseau blanc vient dire tout bas à l'oreille de la petite fille: "N'en fais rien; elle veux te faire cuire toi-même." Marguerite, sous prétexte de ne pas comprendre, dit à la sorcière d'être assez bonne pour y entrer la première et lui montrer ce qu'il faut faire, ce que la vieille fait aussitôt, sans se douter qu'on lui tend un piége. À peine se trouve-t-elle dans le four, Marguerite la pousse en

avant de toute sa force, et vite elle ferme la porte. Après avoir remercié le bon Dieu de les avoir sauvés, elle et son frère, d'une mort si terrible, elle court ouvrir la cage du petit Jean, et, le serrant contre son cœur, ils versent tous deux des larmes de joie. Tout à coup ils entendirent au dehors comme le gazouillement de mille oiseaux, et, étant sortis pour voir la cause de ce bruyant ramage, ils virent le petit oiseau blanc et un grand nombre d'autres perchés autour d'un nid sur le toit de la cabane. Chaque oiseau prit avec son bec une perle dans le nid, et, en chantant:



Pour chaque boule de pain,
Une perle dans ta main,

la laissa tomber dans le tablier de la petite Marguerite, qui le tendit pour les recevoir. Par où les enfants comprirent que les oiseaux leur étaient reconnaissants des morceaux de pain qu'ils avaient trouvés par terre, et "qu'un bienfait n'est jamais perdu."

Impatients alors de gagner leur chaumière, afin de faire part de leur bonheur à leur père et à leur mère, ils se remirent en marche. Arrivés bientôt au bord d'un grand cours d'eau qui les empêchait de pousser plus loin,



et ne sachant comment faire pour le traverser, ils virent tout à coup un magnifique cygne qui se dirigeait en na-

geant vers eux, et qui, les prenant l'un après l'autre sur son dos, le leur fit traverser à pied sec. Ensuite ce beau cygne prit son essor et leur montre le chemin à la chaumière.

Le bon bûcheron et sa femme n'avaient cessé de penser à Jean et à Marguerite; ils avaient perdu tout espoir de les revoir jamais. "Si ces pauvres petits chéris pouvaient revenir encore une fois," disaient-ils en poussant de gros soupirs, "nous ne les laisserions plus partir!" À peine eurent-ils prononcé ces mots que leur douleur se changea en la joie la plus vive, pendant qu'ils serraient leurs enfants tour à tour dans leurs bras et les baignaient de leurs larmes. Jean et Marguerite leur montrèrent les perles dont les oiseaux leur avaient fait présent, et, moyennant ce trésor, la misère quitta pour jamais la chaumière du bûcheron.





L'ÉCOLE DE MAÎTRE CORBEAU.

Jadis, quand les oiseaux possédaient la parole,
C'est chez maître Corbeau qu'on allait à l'école.
Écoute bien comme il parlait,
Et surtout fais ce qu'il disait.

Ouvre les yeux et les oreilles,
Et ne baye pas aux corneilles ;
Fais ta prière en te levant,
Et commence en gentil enfant.



— Peigne-toi, lave-toi, savonne, frotte, frotte ;
Mais proprement, et non en barbet qui barbotte.
— Travaille, après déjeuner, et ne sois pas de ceux
Qui toujours ont le bec ouvert avant les yeux.
— Offre, quand tu manges, leur part aux bons anges ;
Pour maître Corbeau réserve un morceau ;
Laisse une loquette au chien, à Minette ;
Donne aux malheureux tout ce que tu peux.
— Pense à quatre choses sans cesse :
Combattre la paresse, apprendre la sagesse,
Grandir en gentillesse, faire tôt ce qui presse.
— Ménage tes habits, mais use des souliers :
Pour grandir vite, il faut être toujours sur pieds.
Tiens bien propres tes mains, ton visage et ton linge ;
Qu'on ne te prenne pas pour quelque petit singe.
— On ne se tient pas ses mains dans ses poches, c'est laid ;
Quelque cruchon à deux anses le fait.
— Comme un petit ourson, ne suce pas ton pouce,

Car une fois fondu, jamais il ne repousse.
— Ce ne sont que les gens mal nés
Qui fourrent leurs doigts dans leur nez.
— Apprends à bien parler, mais non pour faire rire,
Comme le perroquet, qui parle sans rien dire.
— Aux honnêtes gens ôte ton chapeau ;
Qu'on ne pense pas qu'il tient à ta peau.
— À table, sois modeste et mange avec réserve,
N'attaque pas les plats, attends que l'on te serve.
— Mange ta soupe, mais pas la fumée avec ;
Elle te brûlerait le bec.
— Ne prétends pas manger que ce qui te ragoûte :
Mange la mie avec la croûte.
— Lève un œil au ciel quand tu bois :
Nous n'y manquons pas une fois.
— Tiens ton assiette propre et mange au-dessus d'elle ;
Mais ne l'écure pas comme un chat son écuelle.
Bois peu, sans barboter, sans cliqueter des dents,
Et sans tremper ton nez dedans.
— Ne laisse ni restes ni miettes ;
Pourtant n'avale pas les os, ni les arêtes.
— Ne tambourine pas sur la table, excepté
Lorsque l'on t'en priera pour la société.
— Ne montre pas un appétit sauvage ;
Pense à la compagnie et fais-lui bon visage.
— Cache de tes cinq doigts ta bouche pour bâiller,
Ou ton voisin croira que tu veux l'avaler.
— De Balaam n'imite pas l'ânesse :
Pour prendre la parole attends qu'on te l'adresse.
— On tutoie un parent, un ami, mais pas tous :

Pour ne pas s'y tromper le chien dit toujours : vous.
— Pas de jeux de pieds sous la nappe,
Ou gare que le loup par là rode et t'attrappe.
— Ne montre pas la langue aux gens, pour te moquer,
Car si passe le chat, il peut te la croquer.
— Ne quitte pas la table avant que l'on se lève :
Ensemble l'on commence, ensemble l'on achève.
— Fais ta prière après comme avant le repas ;
L'âme sans cela ne profite pas.
— Mange à l'heure réglée et non pour te distraire,
Comme fait le gourmand quand il ne sait que faire.
— La chatte te l'enseigne en refusant ton pain :
On ne doit pas manger sans faim.
— Ce que dit ta mère, ce que veut ton père,
Gentiment fais-le. Pourquoi ? — Parce que.
— Repasse chaque soir l'emploi de ta journée,
Et vois si pour cela Dieu te l'avait donnée.
— Quand tu vas te coucher, prie et dit bonne nuit,
Et, pour croître en dormant, étends-toi dans ton lit.
Voilà ce qu'enseignait Corbeau, maître d'école,
Quand les bêtes encore usaient de la parole.
Pourquoi maître Corbeau se tait-il aujourd'hui ?
Parce que nous savons tout cela mieux que lui.



MA MÈRE.

Qui donc m'a donné la naissance ?
Qui me soigna dans mon enfance ?
C'est celle à qui durant mes jours
Je pense.
Oh ! ma mère, sois mes amours,
Toujours.

Qui me chérit avec tendresse,
Et pour moi travaille sans cesse ?
C'est celle à qui durant mes jours
Je pense.
Oh ! ma mère, sois mes amours,
Toujours.



LA PETITE MÉNAGÈRE.

"Je voudrais bien savoir si tu peux me faire une tasse de thé, Béatrice."

"Mais oui, maman, car je suis grande fille maintenant. Écoute donc, je vais d'abord mettre deux grandes cuillerées de thé dans la théière; ensuite j'y verserai de l'eau

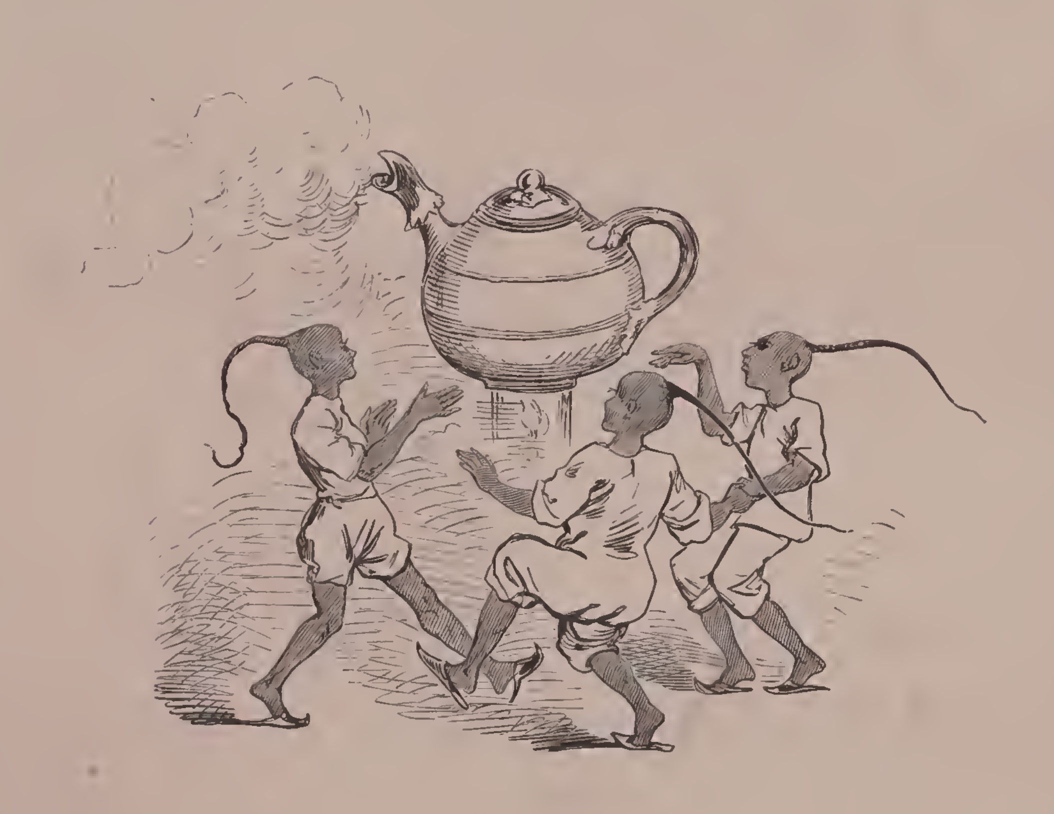
bouillante, et je laisserai infuser un peu; puis je mettrai deux morceaux de sucre dans cette jolie tasse rouge et bleue, et alors un peu de cette bonne crême épaisse. Maintenant je vais verser le thé. Ah! que cela sent bon, n'est-ce pas, maman? À présent, te voilà servie."

"Merci bien, chère petite; mais le thé que tu as fait est excellent."

"Maman, d'où vient le thé?"

"De la Chine. Ne te rappelles-tu pas les images chinoises dans ton livre?"

"Oh! oui, ces drôles aux cheveux en queue!"





DANS LA BASSE-COUR.

"Je vois venir des soldats."
Monsieur Canard qui fait le guet
Dit: "Sapristi, où ça, où ça?"
Médor demande: "Bon-bon, bon-bon."
Minette répond: "Mi-ou;"
"Oui," dit le coq, "car je les vois,
"Kikiri-ki-ki—
Un, deux, trois."



POLICHINELLE.

Arlequin dans sa boutique,
Sur les marches du palais,
Fait la leçon de musique
À tous ses petits valets.
    À Monsieur Po,
    À Monsieur Li,
    À Monsieur Chi,
    À Monsieur Nelle,
À Monsieur Polichinelle.

PAN!

Pan! Qui est-ce qui est là?
C'est Monsieur Polichinelle.
Pan! Qui est-ce qui est là?
Chez Monsieur Polichinelle
Que voilà.



LA MOUCHE.

Vole, vole, petite mouche;
Sur mes doigts ne te pose pas;
Car si, par malheur, je te touche,
Ah! je le crains, tu périras.



LE PETIT CHAPERON ROUGE.

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir: sa mère en était folle, et sa mere-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit Chaperon Rouge.

Un jour sa mère, ayant fait et cuit des galettes, lui dit:

9

“Va voir comment se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre.”

Le Petit Chaperon Rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle recontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit:

“Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette, avec un pot de beurre que ma mère lui envoie.

—Demeure-t-elle bien loin? lui dit le Loup.

—Oh! oui, lui dit le Petit Chaperon Rouge; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village.

—Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi; je m'y en vais par ce chemin-ci et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera.”

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets de

petites fleurs qu'elle roncontrait. Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand; il heurta.

Toc, toc.

"Qui est là?

— C'est votre fille, le Petit Chaperon Rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie."

La bonne mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria:

"Tire la chevillette, la bobinette cherra."

Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé.

Ensuite, il ferma la porte et s'alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le Petit Chaperon Rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte.

Toc, toc.

"Qui est là?"

Le Petit Chaperon Rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord; mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, il répondit:

"C'est votre fille, le Petit Chaperon Rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie."



Le Loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix:

"Tire la chevillette, la bobinette cherra."

Le Petit Chaperon Rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, lui dit, en se cachant dans le lit, sous la couverture:

"Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi."

Le Petit Chaperon se déshabille et va se mettre dans



le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit:

"Ma mère-grand, que vous avez de grands bras!

— C'est pour mieux t'embrasser, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes!

— C'est pour mieux courir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles!

— C'est pour mieux écouter, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux!

— C'est pour mieux voir, mon enfant.

— Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents!

— C'est pour mieux te manger."

Et, en disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le Petit Chaperon Rouge et la mangea.

Le Loup, se sentant tant soit peu fatigué après son repas, se recoucha, et dans quelques minutes il ronflait comme si de rien n'était.



Or, un chasseur, qui, par hasard, passait tout près de là, entendit ce bruit étrange dont il ne pouvait s'expliquer la cause; et, craignant que la mère-grand ne fût malade, il entra chez elle, et vit, non sans une certaine surprise, le Loup tout seul dans le lit.

— Est-ce que ce coquin aurait mangé la pauvre mère-grand? se dit-il.

La seule pensée d'une semblable horreur lui donna le frisson, et, saisissant le Loup par la gorge, il vous lui ouvrit le ventre d'un grand coup de couteau de chasse. Au même moment il vit sortir de l'ouverture le Petit



Chaperon Rouge et sa mère-grand qui, en lui faisant une révérence fort grâcieuse, le remercièrent de les avoir délivrées de cette horrible demeure, où, disaient-elles, il faisait noir à faire peur.

Le Petit Chaperon Rouge, pour s'assurer que le Loup était bien mort, lui trancha très-adroitement la tête; et ensuite tous trois s'assirent à table et mangèrent les galettes, en buvant chacun un pot de lait tout frais.



Quant au Petit Chaperon Rouge, elle eut soin par la suite de ne plus s'arrêter à parler avec un Loup.

DIEU EST PARTOUT.

Il y avait un frère et une sœur qui s'appelaient George et Lisette. Un jour ils restèrent seuls à la maison; leurs parents travaillaient dans les champs. Il est vrai qu'ils avaient laissé à leurs enfants, George et Lisette, un morceau de pain assez grand pour apaiser leur faim pendant toute la journée, mais George avait bientôt dévoré le sien, et se sentait encore en appétit quand il ne lui restait déjà plus rien à manger. Lisette lui donna un peu de son pain, mais cela ne satisfit pas encore à l'appétit du petit garçon, et il commença d'une voix câline à dire à sa petite sœur: "Viens, ma bonne Lisette, nous allons goûter les confitures que ma mère tient dans l'armoire là-bas; il y en a un grand bocal tout plein. Elle ne s'en apercevera pas, et personne nous ne verra." Mais Lisette répondit: "Ah! tu serais bien méchant, George, si tu faisait cela; ne vois-tu pas un rayon de soleil là-bas sur l'armoire. C'est le bon Dieu qui le fait luire, et il voit aussi quand nous faisons le mal." Alors George dit: "Eh bien! nous irons au grenier, où maman garde de belles poires; nous en mangerons; là-haut il n'y a pas de enêtre, le soleil ne peut y pénétrer, et là, alors, le bon Dieu ne nous verra pas."



Lisette se laissa tenter, et ils montèrent au grenier, mais là le rayon de soleil pénétrait à travers les ouvertures du toit, et s'agitait d'une façon étrange sur les poires, comme s'il dansait, et Lisette dit encore: "Oh, George, ici aussi le bon Dieu nous voit; ici non plus nous n'osons rien prendre." Ils redescendirent, et dans

l'escalier George songea à quelque chose dont il parla aussitôt: "Tiens, dans la cave maman gardé un petit pot de crême, et là il fait tout-à-fait sombre, et il sera impossible à Dieu de nous voir. Viens, descendons, Lisette, viens, vite, vite!" George prit par la main sa petite sœur, qui hésitait, et l'attira vite avec lui à la cave, où il ferma soigneusement la porte, pour que le jour ne pût y pénétrer, et pour que le bon Dieu ne les aperçût pas quand its goûteraient la crême; mais après quelques instants il fit un peu clair dans la cave. Lisette remarqua que, par une fente dans le mur, le bon soleil entrait et tombait tout juste sur le pot de crême; alors la bonne petite Lisette eut peur, et remonta lestement dans la chambre. Mais George resta, boucha avec humeur la fente avec de la mousse, et commença à manger la crême.



Mais pendant qu'il était bien en train de manger, le tonnerre gronda au-dessus de lui, et les éclairs brillèrent à travers la fente du mur, à tel point que toute la cave semblait en feu, et un homme noir sortit d'un coin de la cave, marcha vers George, et s'assit vis-à-vis de lui; il avait deux yeux qui brillaient comme du feu, et avec lesquels il regardait le pot de crême, de sorte que George ne pouvait bouger de frayeur et était obligé de se tenir bien tranquille. Pendant ce temps un charmant petit ange vint à Lisette, lui donna de jolis joujoux, de belles robes, de bons gâteaux, et joua avec elle jusqu'au retour de ses parents, qui furent bien contents de voir ces belles choses. Quand ils demandèrent où était George, Lisette se sentit un peu coupable, car elle avait tout-à-fait oublié, pendant qu'elle s'amusait avec le petit ange, que son petit frère était resté à la cave; elle s'écria:

" Ah, mon Dieu, il est encore à la cave ; allons vite le chercher, peut-être qu'il ne peut plus ouvrir la porte."

Ils descendirent tous, ouvrirent la porte de la cave, et que virent-ils ? George était encore assis à la même place, et tenait le pot de crême dans ses mains, et quand il entendit le bruit, et vit sa mère, il tressaillit et commença á pleurer. Sa mère lui prit des mains le pot de crême à moitié vide, fit sortir George de la cave et le punit comme il le méritait.

George ne déroba plus quoi que ce fût, et quand plus tard d'autres voulaient lui faire faire un péché en cachette, il disait toujours : " Je ne le ferai pas, je n'irai pas avec vous, car Dieu nous voit partout, Dieu m'en préserve !" Il devint un très-brave homme.





Janet et son frère Wynnie ont une petite voiture à âne, et, comme il fait aujourd'hui un temps superbe, ils ont invité deux de leurs petits amis à venir se promener avec eux. Wynnie tient les guides, car il est assez grand maintenant pour conduire. Ses chiens courent derrière la voiture. Avant que nos petits amis disparaissent de nos yeux, chers petits lecteurs et lectrices, dites-leur un dernier adieu, car bien des années se passeront peut-être avant que je puisse vous redonner de leurs nouvelles.

FIN





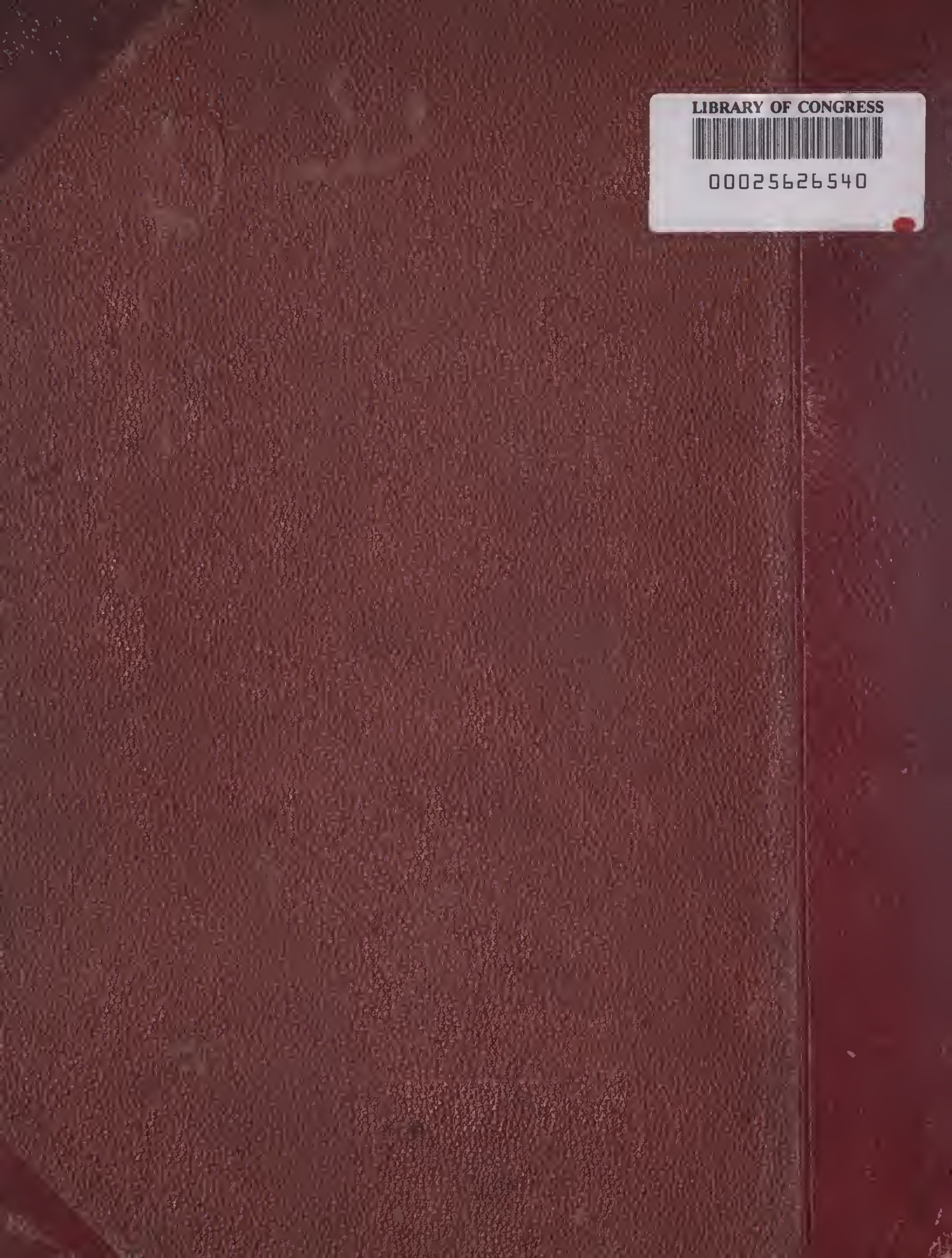









Janet
Et Ses Amis.


LIBRARY OF CONGRESS
00025626540